

# Albert Camus, exigence éthique et journalisme critique

## Albert Camus, ethic exigency and critical journalism

Maria Santos-Sainz

[maria.santos-sainz@ijba.bordeaux-montaigne.fr]

Université Journalismes Bordeaux

Reçu 24-09-15

Accepté: 24-11-15

### Résumé

L'article porte sur l'analyse des éditoriaux d'Albert Camus consacrés à la presse et procède à une proposition thématique accompagnée d'une mise en perspective de son empreinte sur le journalisme actuel. La méthodologie est basée sur l'analyse de l'ensemble des éditoriaux publiés sur la presse à *Combat*, —entre août 1944 et juin 1947—, un corpus d'une trentaine de textes, et d'un article inédit censuré dans *Le Soir Républicain*, le 25 novembre 1939. Le travail de recherche se limite à l'impact de l'héritage journalistique de Camus et à son actualité comme modèle de référence du journalisme français à l'ère du numérique. Le livre «*Combat pour une presse libre*» d'Edwy Plenel (2012), fondateur du journal en ligne *Mediapart*, permet de réaliser cette analyse comparative. Camus développe une théorie du journalisme, qui pouvait être qualifiée comme «*Manifeste pour un journalisme critique*», d'un point de vue éthique.

**Mots clés:** Camus, déontologie, théorie du journalisme, éditoriaux, journalistes engagés, journalisme critique.

### Abstract

This article analyzes all the editorials of Albert Camus about press, making a thematic proposal and putting them in perspective with his legacy in today's journalism. The methodology is based on analysis of all published editorials about press in *Combat*, between August 1944 and June 1947, a corpus of thirty editorials, and an unpublished article in *Le Soir Républicain* censored on November 25, 1939. This research analyzes too the present heredity of Camus as a reference model of the French journalism in the digital age from a book «*Combat pour une presse libre*» by Edwy Plenel of *Mediapart*. In conclusion, Camus develops a theory of journalism, which can be considered a «*manifesto for critical journalism*» from an ethical perspective.

**Keywords:** Camus, journalism theory's, editorials, editorialist, critical journalism.

**Sumario:** 1. Introduction. 2. Méthodologie. 3. *Combat* : une tribune pour un éditeur de référence. 4. Réflexivité journalistique, entre théorie et pratique. 4.1. Critique

de la presse. 4.2. Le rôle du journaliste. 4.3. Réformes de la presse. 4.4. Un article inédit: «Manifeste pour un journalisme critique». 5. Conclusion. 6. Références bibliographiques. 7. Annexe.

## 1. Introduction

La figure d'Albert Camus s'érige aujourd'hui comme celle d'un journaliste de référence (Elias, 1991), et d'un modèle de journaliste critique et engagé (Lévêque et Ruellan, 2010). Ses textes sur la presse constituent un héritage encore vivant dans l'imaginaire professionnel de nombreux journalistes et des étudiants en journalisme français<sup>1</sup> (Gauthier, 2014; Santos-Sainz, 2013) qui voient en lui un phare et une vigie de la profession. Un modèle qui répond aussi à une époque dans laquelle «les écrivains et les intellectuels s'emparent de toute tribune pour exprimer, souvent de la manière la plus radicale, leur vision du monde» (Delporte, 2003: 91).

Le poids de figures traditionnelles du journalisme, comme celle qu'incarne Camus, correspond à l'idéal type du «journalisme justicier» (Mathien, 2001; Desjardins, 2005) caractérisé par une conception politique de la profession. L'«ancien modèle» d'un journalisme irrévérent, devient aujourd'hui contrepouvoir dans une démocratie menacée par la collusion des élites journalistiques (Rieffel, 1981), politiques et économiques et face au contrôle des médias par des groupes industriels (Roucaute, 1991).

Ce «journalisme d'intentionnalité» (Lévêque et Ruellan, 2010: 9) qui se méfie de l'impartialité supposée ou de la neutralité comme synonymes d'indifférence reprend aujourd'hui toute sa force à la manière d'un modèle journalistique émergent dans un contexte marqué par la crise de la presse, et par la perte de crédibilité et d'indépendance des médias (Lemieux, 2000; Poulet, 2009). Un exemple significatif de l'influence actuelle du legs de Camus est le manifeste lancé par le *pureplayer Mediapart*, sous la plume de son directeur Edwy Plenel, publié en France sous le titre de «Combat pour une presse libre» par la maison d'édition Galaade (2009).

C'est ainsi que Plenel énonce le défi : «Dans l'entreprise qui nous anime, cette reconquête d'une liberté hier entravée, nous pensons souvent au *Combat* d'Albert Camus, ce quotidien issu de la Résistance et né à la Libération quand brillait l'espoir de refonder la République par un surcroît de démocratie, de solidarité et d'humanité. Loin d'être datés, les mots qu'il employait alors nous semblent toujours pertinents et utiles pour inspirer la refondation du journalisme à l'ère numérique» (Plenel, 2012: 34-35). Ces mots de Plenel sont tout un hommage à *Combat* de Camus, en posant la lutte actuelle pour la liberté de la presse comme épice de la «refondation du journalisme» à l'ère numérique. Il est significatif que ce journal en ligne —qui prône le journalisme d'investigation et participa-

<sup>1</sup> Le résultat de l'investigation sur «Les imaginaires des futurs journalistes en France», réalisé après une enquête aux 115 étudiants de quatre écoles de journalisme reconnues par la profession (Strasbourg, Tours, Marseille et Bordeaux), place à Albert Camus comme un de trois journalistes de référence les plus cités.

tif—, créé en 2007, dont le modèle journalistique et économique a été un succès, revendique le retour à un journalisme de combat, un journalisme indépendant et engagé, acteur dans l'espace public (Plenel, 2010 : 34-37).

Dans les débats actuels en France, deux définitions du métier se confrontent : d'un côté celle d'un journalisme construit «dans une revendication critique subjective» (Neveu, 2001), défenseur de ses idées propres, engagé; et d'autre part celle d'un journalisme «objectif et neutre», «désengagé» —mythe professionnel dominant marqué par l'automatisation progressive de l'espace professionnel— (Le Bohec, 2000), plus dépolitisé et attaché aux faits. Cette lutte entre ces deux conceptions opposées du métier de journaliste, celle du modèle anglo-saxon et celle du modèle d'un journalisme à la française plus politisé (Ferenzi, 1993) met en évidence la façon dont le journalisme en France s'est construit à partir d'une double hérédité, subjective et objective, littéraire et politique (Delporte, 2003: 90), dont la figure de l'éditorialiste (Riutort, 2009) résulte la meilleure incarnation.

## 2. Méthodologie

La méthodologie est basée sur l'analyse de l'ensemble des éditoriaux sur la presse publiés à *Combat*, —entre août 1944 et juin 1947—, un corpus d'une trentaine d'articles, et d'un article inédit, censuré dans le journal *Le Soir Républicain* le 25 novembre 1939 (publié par *Le Monde*, Cahier «Culture et idées», N° 20888, le 17 mars 2012). Afin de mieux comprendre la diversité des sujets abordés dans sa production éditoriale, nous reprenons le «regroupement thématique» proposé par Jacqueline Lévi-Valensi (2002 : 110-125) qui permet d'étudier la cohérence et la continuité des thèmes abordés.

Nous pouvons y trouver les thématiques suivantes : «La libération de Paris»; «La poursuite de la guerre»; «La politique intérieure»; «La politique extérieure»; «La politique coloniale»; «La ligne éditoriale de *Combat*»; «La morale et la politique»; «La chair —ni victimes ni bourreaux»; «La presse»; «La justice»; «L'Église» Un ensemble de dix thématiques, parmi lesquelles on remarque les textes consacrés à «La presse» (29 éditoriaux) et par ailleurs, «La ligne politique éditoriale de *Combat*» (28 éditoriaux). Pour ce travail nous avons choisi de nous concentrer uniquement sur les éditoriaux se rapportant à «La presse», en prenant en compte que certains d'entre eux intègrent aussi la thématique concernant la ligne politique de *Combat*, d'après la sélection de l'éditrice Lévi-Valensi (2002: 118-119).

Du corpus de 29 articles consacrés à la presse, 9 correspondent aux éditoriaux signés par Albert Camus lui-même, où le «je» est omniprésent; 13 figurent sans signature mais ont été authentifiés, et 7 sont des éditoriaux aussi qui sans être signés sont considérés comme produits probables de la plume de Camus selon les vérifications de Lévi-Valensi (2002: 123-124). Il convient de remarquer que la période dans laquelle ces textes ont été publiés dure trois ans, à partir de la fin de la deuxième guerre mondiale; les plus nombreux étant ceux qui correspondent à 1944, 19 éditoriaux au total. En 1945 Camus a consacré 6 éditoriaux à la presse, alors qu'en 1947 il en a seulement écrit 4. En 1946 aucun éditorial consacré spécifiquement à la presse n'apparaît. Afin de compléter toute sa production journa-

listique sur la presse, nous avons inclus l'analyse de l'article inédit censuré dans *Le Soir Républicain* le 25 novembre 1939, intitulé «Manifeste pour un journalisme critique», un texte pionnier de la thématique développée à *Combat*.

L'objectif de la recherche est de répondre à plusieurs questions : dans quels termes Camus formule-t-il ses critiques à la presse ? Quelles sont ses réflexions principales et ses contributions dans le domaine de la presse et, particulièrement, par rapport à l'éthique journalistique ? Comment faut-il situer aujourd'hui le legs de Camus dans sa revendication d'un journalisme engagé et dans ses propositions sur la «régénération de la presse» ? Pour cela il nous a semblé important de commencer par quelques notes biographiques dans lesquelles la singularité de son oeuvre est associée à leur contexte historique.

L'analyse du corpus étudié permettra de réaliser une classification thématique qui aidera à situer les axes autour desquels tournent ses critiques et ses propositions les plus actuelles. De même nous essayons de mettre en perspective le legs de Camus et sa vigueur aujourd'hui comme référent du journalisme français à l'ère numérique (Lévêque et Ruellan, 2010: 9-16). L'analyse du livre publié par le fondateur et directeur du journal numérique *Médiapart*, Edwy Plenel, sert de contrepoint afin de restituer l'actualité d'Albert Camus. Comme l'écrit Plenel: «Car le journalisme dont nous nous réclamons s'inscrit dans une longue tradition, indissociable de l'exigence démocratique» (Plenel, 2012: 28).

### 3. *Combat: tribune pour un éditorialiste de référence*

Les premiers pas d'Albert Camus (1913-1960) dans le journalisme se sont produits avant le début de la deuxième guerre mondiale, en Algérie, sa terre natale. D'abord, dans le journal *Alger Républicain*, entre octobre 1938 et août 1939, puis dans *Le Soir Républicain*, de septembre 1939 au début janvier 1940, où il exerce comme rédacteur en chef. Il s'installe ensuite à Paris, où il travaille comme secrétaire de rédaction dans *Paris-Soir*. Quand il entre à *Combat* pendant la clandestinité, grâce à son ami d'Alger Pascal Pia, il se charge de la pagination, avant de se voir confier la rédaction des éditoriaux (Levi-Valensi, 2002: 34-42).

Avant de devenir un journal clandestin et un quotidien célèbre, *Combat* fut un mouvement qui agissait dans la Résistance, pour «collecter des renseignements sur les forces allemandes d'occupation, saboter leurs installations et, combattre l'ennemi par les armes (Lottman, 1978 : 313)». Fondé en 1941 par Henry Frenay, entre autres, Camus en a été rédacteur chef et éditorialiste du 21 août 1944 au 3 juin 1947. Immédiatement il apparut comme «le guide moral d'une génération qui réclamait le changement». Un symbole de la jeunesse par sa lutte antifasciste. Ses premiers éditoriaux à *Combat* incarnent la voix du mouvement populaire de la Résistance, et déploient des exigences combattives pour une France juste.

Rédigé à Paris, le journal est imprimé clandestinement à Lyon. Pendant ces années de clandestinité, *Combat* publie 56 numéros (Lévi-Valensi, 200 : 41). La ligne éditoriale le situe comme un journal de gauche non communiste, avec une vocation de service public. Après l'arrestation de quelques membres de l'équipe éditoriale, Camus se convertit en «éditorialiste habituel». Parfois les éditoriaux

sont signés d'initiales : nous trouvons là les siennes, mais aussi celles de Pierre Herbart et d'Albert Ollivier. Il se manifeste au nom de la rédaction, l'éditorial étant le résultat d'une délibération collective, que l'article soit signé ou non. D'où le fait que l'on y trouve souvent un « nous » au lieu du « je », afin d'exprimer les espoirs et les critiques collectives.

Camus a publié dans *Combat* un total de 165 textes, parmi lesquels 138 sont des éditoriaux et 27 des articles, sans compter les 5 billets signés sous le pseudonyme de Suétone (Levi-Valensi, 2002: 105). De tous ses écrits journalistiques ressort la voix passionnée d'un écrivain engagé face aux horreurs du XXe siècle, dans une période trouble marquée par de forts clivages idéologiques. Dans ses éditoriaux on perçoit les « espérances et les déceptions » suscitées par les événements historiques de son temps. Ils plaident aussi, d'une manière intemporelle, pour la « lucidité et la vigilance. »

On remarque notamment ses réflexions sur la liberté, la justice, le rôle du journaliste, la vérité et la démocratie qui obtiennent « une résonance incroyable dans la conscience contemporaine. » La modernité de Camus réside également dans sa facette précurseuse par rapport à la revendication déontologique du journalisme, si nécessaire dans son temps comme actuellement. Précisément son « œil critique » surplombe les débats de son époque. À la fin, la postérité allait lui donner raison dans ses combats idéologiques en « faveur de causes justes », en faisant passer toujours la morale avant les convenances politiques.

En 1942, Camus était déjà un écrivain consacré : il avait publié « L'étranger », « Le mythe de Sisyphe » et « Noces ». Il a choisi l'éditorial comme une tribune d'excellence (Ringoot et Utard, 2009: 136) pour mettre en pratique son concept de « journalisme d'idées », où souvent la recherche de la vérité requiert de prendre parti. La définition de Camus concernant l'éditorial est celle-ci : « Trois feuilles, une idée ».

Parfaite symbiose entre l'action et l'oeuvre, entre journalisme et littérature (Audin, 1996 : 129-147) Camus est entré dans l'histoire du journalisme particulièrement par son travail éditorial. Sa double qualité de journaliste et d'écrivain lui confère une légitimité et une « autorité morale », en donnant la plus grande résonance à ce noble genre journalistique (Riutort, 1996). À son époque il a été consacré comme l'un des éditorialistes les plus pertinents et aiguisés de France et d'Europe. À travers ses éditoriaux il a exercé un véritable « magistère », par le « charisme de la fonction », par sa « notoriété », son poids comme « intellectuel de renom » ainsi que par sa « posture de vigie (Riutort, in Ringoot, 2009: 145) ». Il a sublimé ce genre journalistique en lui donnant toutes ses lettres de noblesse par « sa haute tenue intellectuelle » et « son regard visionnaire ». Pour Raymond Aron (1983 : 208), collaborateur aussi de *Combat* après la fin du premier règne du Général de Gaulle, « les éditoriaux de Camus jouissent d'un prestige singulier : un véritable écrivain qui commentait les événements du jour ». Jean Daniel (1964) nota, pour la singularité du ton et du contenu des éditoriaux de Camus : « la concision, le sens de la formule, le trait percutant ».

Il existe des nombreux témoignages qui rendent compte du succès de ses éditoriaux à *Combat*, journal de la résistance contre Vichy et le Troisième Reich, loué pour son indépendance. Le biographe de Camus, de Herbert R. Lottman, raconte

comment en décembre 1944 «les lecteurs s'arrachaient littéralement *Combat* dans les kiosques pour dévorer les éditoriaux de Camus; tout Paris en parlait (Lottman, 1978 : 355)». Il avait une influence exceptionnelle dans une époque où la presse écrite régnait encore. En 1945, *Combat* vendait 176.000 exemplaires, en atteignant le maximum de tirage permis par le gouvernement, en raison du manque du papier.

Pour Camus, ce métier auquel il s'est consacré avec passion dans ses débuts professionnels reste «l'une des plus belles professions que je connaisse, parce qu'elle vous force à vous juger vous-même», comme il le confia à Jean Daniel dans une interview d'août 1951 publiée par la revue *Caliban*. Mais il ne faut pas oublier que ses critiques de la presse, fondées sur son expérience pratique du métier, s'inscrivent dans une tradition littéraire très française, celle des écrivains-journalistes. On trouve déjà les propos les plus acerbes autour du journalisme chez un Balzac (1998: 7-11) ou un Maupassant (Ferenzi, 1993).

Olivier Todd (1996), auteur d'une de ses plus complètes biographies, résume bien le parcours journalistique de Camus : «trois fois il monta au créneau du journalisme. Pendant deux ans et demi, Camus fut l'éditorialiste le plus doué de la presse française, avec un style et des valeurs assurées. Les éditoriaux de *Combat* marquent une époque, parfois avec l'emphase de l'éphémère. Pour moi, le meilleur Camus journaliste fut celui d'*Alger Républicain*. Il savait que le journalisme passe et que la littérature demeure. Il s'éloigna donc du journalisme, le condamna avec quelques solides raisons et des obsessions excessives». Les déceptions ultérieures le mèneront à certaine désillusion, car il voulait une véritable refonte du métier. Malgré son désenchantement, il avoua plus tard à son ami Jean Grenier : «mais j'y trouve cependant quelque chose : une impression de liberté, je ne suis pas contraint et tout ce que je fais me semble vivant» (Eveno, 2010: 239).

Si journalisme et littérature vont ensemble sous la plume d'Albert Camus, tous ses écrits restent pour lui «une reconnaissance de dette, devoir de témoignage». Fidèle au milieu populaire dont il était issu, élevé dans la misère et l'humilité, son engagement en faveur des plus faibles sera très présent dans toute son oeuvre. Et toujours avec l'objectif d'être un «éveilleur» des consciences. Orphelin de son père, mort dans les tranchées de la Guerre de 1914, Camus est un bel exemple de la réussite de l'école de la République. Fils d'une mère d'ascendance espagnole, femme de ménage, analphabète, il sera toujours reconnaissant à son maître d'école, Louis Germain, qui convainquit sa famille pour que le brillant étudiant obtienne une bourse et continue ses études. Camus l'a rappelé le jour de la cérémonie de remise de son prix Nobel de Littérature en 1957. La figure de son professeur de lycée et maître, Jean Grenier, fut également fondamentale dans son orientation humaniste et littéraire.

Très jeune prix Nobel, à seulement quarante-quatre ans, l'Académie suédoise lui rendit hommage pour «l'ensemble d'une oeuvre qui éclaire avec un sérieux pénétrant, les problèmes posés de nos jours à la conscience humaine». Le comité, toujours attentif à ce que l'esprit du testament d'Alfred Nobel, qui privilégie l'idéal, soit préservé, décerna son prix à Camus pour avoir su «être un homme de la Résistance, un homme révolté qui a su donner un sens à l'absurde et soutenir, au fond de l'abîme, la nécessité de l'espoir.»

Ce n'est pas la tuberculose chronique maladie qui l'accompagnera toute sa vie, qui l'emportera. Albert Camus trouve la mort à l'âge de 48 ans dans un accident de voiture, sur une route de l'Yonne, à l'intérieur d'une Facel Véga conduite par son ami Michel Gallimard. Sa fille publiera en 1994 son dernier roman autobiographique inachevé, «Le premier homme», dédié «à celle qui ne pourra jamais lire ce livre», sa mère, Catherine Sintès.

#### 4. *Réflexivité journalistique, entre théorie et pratique*

Le corpus d'éditoriaux de Camus consacrés à la presse et au rôle du journaliste n'arrive pas à la trentaine. Souvent, ces éditoriaux, par leur pertinence, montrent sa réflexivité (Zamit, 2014 : 183) sur le journalisme : son idéalisme mais aussi son engagement envers ce que doit être la profession. Un écrivain n'a jamais rendu de si grand hommage au métier de journaliste. Dans ce sens, on peut le considérer comme un précurseur dans l'idée de «refonder le domaine journalistique». Un relais que prend aujourd'hui *Mediapart* comme défi pour «réinventer la nouvelle presse dans la révolution numérique».

Nous proposons une classification de ses éditoriaux consacrés à la presse autour de trois thématiques : «critiques de la presse», «le rôle du journaliste», et les «réformes de la presse» (voir annexe). Il faut préciser que certains des éditoriaux évoquent quelques aspects des autres thématiques, souvent par d'autres biais, comme le souligne aussi Lévi-Valensi (2002 :15-16). Un exemple est l'éditorial publié le 15/11/1944 dans lequel il dénonce de fausses informations qui proviennent d'Allemagne et aborde à la fois la presse, la guerre et la situation de l'Allemagne. On peut observer une évolution de la thématique en parallèle à l'évolution du contexte historique. Si la majorité des textes consacrés à la critique de la presse correspondent à l'année 1944, elle est suivie de la thématique autour du rôle du journaliste et de la mission du journalisme, qui comprend fondamentalement les écrits datés de 1945, pour finir avec l'une de ses préoccupations principales dans les éditoriaux publiés entre 1945 et en 1947 : la réforme de la presse et la refondation du journalisme.

##### 4.1. *Critiques de la presse*

La thématique sur la critique de la presse est la plus nombreuse durant la période de la clandestinité. Un exercice de *méta-journalisme*, dont il n'exclut pas non plus l'auto critique (*Combat*, 22/11/1944). Dans un contexte historique propice à la mise en question du rôle de la presse, Camus lance un appel à rompre avec les pratiques journalistiques qui ont présidé durant la période de l'entre-deux-guerres. Il comprend que «le journalisme n'est pas une école de la perfection (*Combat*, 21/08/1944)» mais ses critiques aiguisées servent de point de départ pour plaider pour un fondement moral où devrait se refléter la nouvelle presse (*Combat*, 22/9/1944).

Presque tous les éditoriaux de 1944 évoquent la dérive de la presse durant l'occupation allemande qu'il qualifie de «honte du pays». De même il dénonce

son instrumentalisation, l'absence d'une morale et d'une information sérieuse et véridique (*Combat*, 15/11/1944), devant des polémiques stériles (*Combat*, 21/08/1944) et sa précipitation au moment d'informer (*Combat*, 10/12/1944). À l'intérieur des articles qui englobent cette thématique, Camus trace un bilan négatif des médias de l'entre-deux-guerres caractérisés par la désinformation, la censure et la propagande (*Combat*, 22/9/1944; 24/10/1944).

Si sur la nécessité de réformer la presse Camus et Mauriac coïncident, cependant, les deux éditorialistes divergent sur la question de la censure. Tandis que Camus manifeste sa protestation contre la censure politique plus que contre la censure militaire (*Combat*, 24/10/1944), pour l'éditorialiste du *Figaro* les deux se justifient en temps de guerre (*Le Figaro*, 26/10/1944). Après la Libération, Camus polémique sur la question épineuse de «l'épuration» (*Combat*, 11/10/1944; *Combat*, 20/10/1944) avec François Mauriac, écrivain et l'éditorialiste du *Figaro*, qui plaide par l'indulgence et la charité».

Dans sa critique des journalistes collaborateurs comme Spéphan Lauzanne, condamné à vingt ans de réclusion, Camus soutient la responsabilité sociale du journaliste mais il rend aussi la société responsable de son appui : «De qui faut-il faire alors le procès ? De cet homme qui s'est accommodé de toutes les lâchetés et de toutes les compromissions, ou de la société qui laissait à un journaliste, étranger au talent et ignorant de toute morale, les pouvoirs de diriger l'opinion publique et de parler au nom de son pays ?» (*Combat*, 31/10/1944).

Souvent dans ces éditoriaux consacrés à la critique du journalisme pointent des réflexions sur la déontologie qui pourraient être écrites et auxquelles on pourrait souscrire aujourd'hui. Particulièrement quand Camus évoque les dangers de la vitesse de l'information : «La conception que la presse française se fait de l'information pourrait être meilleure, nous l'avons déjà dit. On veut informer vite au lieu d'informer bien. La vérité n'y gagne pas» (*Combat*, 8/9/1944). Mais ses critiques contre les rumeurs et la publication de fausses informations trouvent aussi un écho de nos jours (*Combat*, 10/12/1944) : «Qu'on nous laisse plaider encore en faveur d'une information sérieuse. Nous n'avons que faire des dépêches probables ou des suppositions mystérieuses. (...) Les Français veulent faire la guerre et ils savent qu'on peut la faire sans littérature sensationnelle» (*Combat*, 15/11/1944). Actuellement l'instantanéité de l'information, le délire provoqué par l'information en direct interpellent aussi le *fact checking* de l'information.

Dans les leçons sur le métier, Camus parie sur un journalisme exigeant et de qualité face à l'ignominie et au sensationnalisme : «la première condition pour faire un bon et libre journaliste est d'apprendre à ne pas mépriser systématiquement son lecteur» (*Combat*, 11/10/1944). L'éditorialiste de *Combat* lance des critiques aigres contre la presse en raison de sa dérive sensationnaliste et frivole durant la visite de Marlène Dietrich à Metz en novembre 1944. Une couverture excessive qui a éclipsé les dépêches sur le développement de la guerre (*Combat*, 22/11/1944) : «Certes, nous ne lisons pas sans irritation, au lendemain de la prise de Metz, et sachant ce qu'elle a coûté; un reportage sur l'entrée de Marlène Dietrich à Metz. Et nous aurons toujours raison de nous en indigner. Mais il faut comprendre, en même temps, que cela ne signifie pas pour nous que les journaux doivent être forcément ennuyeux. Simplement, nous ne pensons pas qu'en temps



de guerre, les caprices d'une vedette soient nécessairement plus intéressants que la douleur des peuples, le sang des armées ou l'effort acharné d'une nation pour trouver sa vérité» (*Combat*, 22/11/1944). Il finit son éditorial en faisant un appel à «l'effort de critique», sans oublier «le devoir de réflexion et de scrupule qui doit être celui de tous les journalistes».

Un autre point crucial dans ses critiques contre les médias est la question de l'indépendance financière de la presse. Camus dénonce sévèrement la servilité face à l'argent (*Combat*, 31/10/1944 et 11/10/1944). Sur ce terrain Camus reste d'une grande exigence éthique notamment par rapport à une conception du journalisme au service de la citoyenneté, —des lecteurs— et non à la merci des intérêts politiques ou économiques. Dans son premier article signé et intitulé «Critique de la nouvelle presse», publié le 31 août 1944, il lance ses flèches contre la presse d'entre-guerres perdue dans «son principe et dans sa morale. L'appétit de l'argent et l'indifférence aux choses de la grandeur avaient opéré en même temps pour donner à la France une presse qui, à de rares exceptions près, n'avait d'autre but que de grandir la puissance de quelques-uns et d'autre effet que d'avilir la moralité de tous». L'objectif qu'il projette passe pour «libérer les journaux de l'argent et de leur donner un ton et une vérité qui mettent le public à la hauteur de ce qu'il y a de meilleur en lui» (*Combat*, 31/08/1944).

Ce texte emblématique reste fondateur des idées et des propositions que Camus développera dans ses articles et éditoriaux postérieurs. Dans son dernier éditorial dans *Combat*, —il explique son refus de l'entrée du capital : «Il y a plusieurs manières de faire fortune dans le journalisme. Pour nous, je n'ai pas besoin de dire qu'entré pauvre dans ce quotidien, nous en sortons pauvre. Mais notre seule richesse a toujours résidé dans le respect que nous portions à nos lecteurs» (*Combat*, 3/6/1947).

Par cela il n'est pas étonnant que Camus dénonce dans des éditoriaux antérieurs les pratiques frauduleuses de trucage des ventes afin d'obtenir plus d'aides de l'État : «Un journal qui accepte de truquer ses comptes pour bénéficier d'une grande audience n'a pas le droit de parler de ce pays» (*Combat*, 5/11/1944). Un exemple d'intégrité et d'honnêteté professionnelle qui érige l'héritage du Camus de *Combat* en modèle d'indépendance face aux intérêts et aux conditionnements du capital. Une revendication que Plenel reprend aujourd'hui: «*Combat* faisant partie de ces promesses trahies dont l'histoire de la presse est encombrée, choisir cette référence en parrainage de notre défi revient à convoquer un passé d'occasions manquées, de compromis calamiteux et d'aveuglements ruineux. Sans doute ce lourd héritage favorise-t-il ces renoncements et régressions, abandons et corruptions, caractéristiques de notre basse époque, dont nos métiers témoignent comme bien d'autres activités, du monde politique à la sphère économique» (Plenel, 2012: 37).

L'aspiration de *Mediapart* est celle de consolider son indépendance à travers l'invention d'une nouvelle formule juridique et financière pour se convertir en entreprise d'information citoyenne à but non lucratif. Sans mécène, ni subventions, sans publicité, il vit seulement de ses lecteurs. Un modèle économique qu'avait essayé de mettre en place à l'époque l'équipe éditoriale de Camus mais qui échouera. Le processus de changement éditorial culmine avec le changement

de propriétaires. C'est la fin de la première époque de *Combat* et d'une équipe éditoriale incarnée par Camus et par Pascal Pia. Le journal sera dirigé par Claude Bourdet jusqu'à sa complète disparition en 1974 (Levi-Valensi, 2002: 101).

Camus nous laisse également les plus belles et justes réflexions sur les idéaux du journalisme : «Nous pensons qu'un pays vaut souvent ce que vaut sa presse. Et s'il est vrai que les journaux sont la voix d'une nation, nous étions décidés, à notre place et pour notre faible part, à élever ce pays en élevant son langage» (*Combat*, 31/08/1944). Cette dernière phrase de Camus : «élever ce pays en élevant son langage» est reprise par Plenel dans son œuvre (clin d'œil de l'actualité, transformé en résonance prophétique) et traduite aussi comme un pari pour la «tradition de la qualité contre la superficialité, de la référence contre l'insouciance, de la hiérarchie contre le flux, du public contre l'audience, de la fidélité contre le zapping, de l'historicité contre le présentisme, de la mémoire contre l'oubli, de l'irrévérence contre la soumission, de la liberté contre l'asservissement (Plenel, 2012: 35-36). «Toute une interprétation du sens «subversif du journalisme» selon Camus.

#### 4.2. *Le rôle du journaliste*

Sous cette thématique nous englobons les écrits dans lesquels Camus se concentre plus sur la définition de ce que doit être le rôle du journaliste et la mission du journalisme. Si les questions déontologiques comprennent toutes ses thématiques, celle-ci semble omniprésente. Parmi les rares articles signés par Camus à l'intérieur du corpus sur la presse, les deux premiers éditoriaux sont consacrés au rôle du journaliste (*Combat*, 1/9/1944 et 8/9/1944). Camus entend le rôle journalistique plus comme rôle de «chien de garde» (*watchdog*) que comme émetteur simple de l'information. Le rôle du journaliste n'en fait pas seulement un témoin de l'histoire, mais fait qu'il exerce comme «un avocat» ou un «justicier» (Mathien, 2001) avec ses idées au service de la vérité. Un rôle journalistique actif et interventionniste (Hanitzsch, 2007).

Camus développe ici sa conception du journalisme critique (*Combat*, 8/9/1944) ou «journalisme d'idées» (*Combat*, 8/9/1944), comme il l'a dénommé, qui consiste dans le commentaire politique et moral de l'actualité (*Combat*, 8/9/1944). Camus définit le journaliste comme «un homme qui d'abord est censé avoir des idées.» Une conception divergente du modèle journalistique anglo-saxon, construit sur un système de valeurs professionnelles appuyées sur l'objectivité (Lévêque et Ruellan, 2010 : 10-11; Neveu, 2001). D'autres éditorialistes de renom en France, comme Françoise Giroud, distinguent le journaliste de l'éditorialiste, en marquant nettement la frontière entre l'information et l'opinion : «Du journaliste on attend qu'il informe; de l'éditorialiste on attend des idées.»

Pour Camus le rôle du journaliste est marqué par sa responsabilité sociale, c'est pourquoi il doit être soigneux avec le langage, en proposant une vraie réflexion sur sa dimension éthique : «En face des forces désordonnées de l'histoire, qui reflètent les informations, il peut être bon de noter, au jour le jour, la réflexion d'un esprit critique. Mais cela ne peut pas être fait sans des scrupules, sans distance et sans certaine idée de la relativité. Certes, le goût de la vérité n'empêche pas la prise de

parti. Et pourtant, si on commence à comprendre ce que nous essayons de faire dans ce journal, l'un ne se comprend pas sans l'autre. Mais, ici comme dans un autre lieu, il y a un ton qu'il faut trouver, sans lequel tout se dévalorise» (*Combat*, 8/9/1944). L'auteur de *L'étranger* et de *La peste* considère que le journaliste est «un historien au jour le jour, et son premier souci doit être vrai» (*Combat*, 1/9/1944). La recherche de la vérité, Camus la situe comme la première obligation du journaliste. Il place l'honnêteté au premier rang, car pour lui, «résister c'est ne pas consentir au mensonge».

Il plaide ainsi par un journalisme honnête, qui permet de récupérer la crédibilité des médias. Ces considérations de Camus servent de revendication et d'inspiration à Plenel, quand dans son livre il dénonce «tout semble fait, aujourd'hui, dans ce pays et en cette époque, pour démoraliser le journalisme, ses valeurs, ses idéaux, sa jeunesse en somme. Certes, les résistances ne manquent pas, mais elles restent encore éclatées, dispersées ou isolées, tandis que, dans l'opinion, monte un sentiment diffus d'urgence, entre impatience et révolte, mêlé, hélas, d'impuissance» (Plenel, 2012: 25). Et il reprendre l'hérité du journalisme camusienne : «Son ambition est de fournir les informations d'intérêt public qui sont nécessaires afin de rester libres et autonomes, maîtres et acteurs de notre destin, individuel et collectif. Sa première obligation est à l'égard de la vérité, sa première loyauté envers les citoyens, sa première discipline la vérification et son premier devoir l'indépendance» (Plenel, 2012: 28).

Le journalisme critique de Camus sert d'exemple actuellement aux journalistes «engagés» comme Edwy Plenel qui lui revendique : «Après tout, le journaliste Camus, qu'éclipse dans les mémoires la statue de l'écrivain, était encore moins diplomate que nous, qui le sommes parfois si peu Cette envolée par exemple : «Tout ce qui dégrade la culture raccourcit les chemins qui mènent à la servitude. Une société qui supporte d'être distraite par une presse déshonoré ( ) court à l'esclavage malgré les protestations de ceux-là mêmes qui contribuent à sa dégradation. ( ) C'est pourtant notre tâche de refuser cette sale complicité. Notre honneur dépend de l'énergie avec laquelle nous refuserons la compromission» (Plenel, 2010: 36-37).

L'engagement de Camus envers la profession l'amène à participer à la formation des journalistes futurs. En intervenant dans de nombreux cours de journalisme (Zamit, 2010: 186), comme l'ont aussi fait d'autres journalistes de la Résistance qui se sont lancés dans la création du Centre de Formation de Journalistes (CFJ) à Paris.

### *4.3. Réformes de la presse*

L'ensemble des éditoriaux consacrés aux réformes de la presse correspondent à la période de la Libération. Ses propositions de réformes se dirigent vers plusieurs fronts : une réforme juridique, économique, politique, mais aussi et surtout une réforme morale. Un moment propice dans lequel où les structures économiques de la presse et de son fonctionnement sont controversées (Mathien, 2007: 115). Le traumatisme provoqué par le phénomène de la collaboration de

nombreux journaux au service des Allemands ou du régime de Vichy a provoqué une méfiance envers les propriétaires des médias et la presse en général pour leur implication dans cette parenthèse noire de l'histoire moderne du journalisme français (Charon, 1991: 52-53). Sur ce point Camus préconise les réformes juridiques de nature à protéger la presse «des puissances d'argent»: «Il y a deux manières d'attenter à la liberté : par la force policière ou par la force économique. Celle-ci peut s'exercer d'une manière matérielle, soit indirectement, en orientant la pensée, en l'abêtissant, en la tordant en fonction d'intérêts particuliers. La loi de 1881 à laquelle les journaux sont soumis laissait le champ libre à l'argent. Et voilà qu'elle a été très peu corrigée. Et nous savons pourtant jusqu'à quel point l'argent a pu utiliser la presse avant la guerre» (*Combat*, 9/3/1945).

Parmi les premières mesures qui sont prises pour réformer la presse à l'intérieur des «Ordonnances de 1944», figurent l'interdiction de tous ces journaux collaborateurs et la dissolution de leurs entreprises. Une nouvelle presse surgit de la Résistance après la Libération. Camus exprime le défi auquel fait front la nouvelle presse née après la Libération : «offrir au pays la presse dont il a besoin». Une responsabilité qui incombe non seulement aux nouvelles entreprises journalistiques mais aussi aux journalistes par leur contribution à la transparence et au débat démocratique. Il plaide également pour rétablir la vocation journalistique et la mission des médias au service de la vérité et des lecteurs.

Dans ce contexte historique, Camus réclame non seulement une régénération morale mais l'exigence démocratique de garantir l'indépendance des médias : «Toute réforme morale de la presse serait vaine si elle n'était pas accompagnée par les mesures politiques capables de garantir aux journaux une indépendance réelle par rapport au capital (*Combat*, un 1/9/1944)». Pour cela il réclame toute une série de limitations des pouvoirs des groupes financiers pour éviter la sujétion des journalistes aux propriétaires des journaux. L'idée principale de Camus consiste à renforcer les fonctions sociales de la presse en la préservant des interventions des pouvoirs économiques et politiques (Mathien, 2007: 116) : «Si la presse de la Résistance, restant exposée à la pression de l'argent ou à celle du pouvoir, finit par abandonner ou par trahir les intérêts nationaux qui la justifient, il y aura quelque déshonneur à n'avoir rien entrepris pour la soustraire à ces pressions» (*Combat*, 9/3/1945).

Une exigence que —dans un contexte historique bien distinct— des plateformes journalistiques numériques réclament aussi aujourd'hui en France comme *Mediapart* face à la crise financière des médias qui met en danger leur indépendance : «Économie et politique vont ici de pair : une presse fragile est une faible presse. Et une presse faible est très souvent une presse sinon corrompue, du moins corrompible sur le terrain même où se jouent son utilité, sa valeur d'usage et sa légitimité démocratique : l'information —sa qualité, sa pertinence et son indépendance— (Plenel, 2012 : 24-25)». Dans l'éditorial du 4 octobre 1944 Camus se réfère à la nécessité de mettre en place une «vraie révolution dans la presse», avec les acteurs de la Résistance —comme *Combat*— en jouant un rôle important pour cette «refondation du journalisme». Dans un autre article du 16 mars 1944, où il reprend l'expression de «révolution de la presse», Camus considère qu'il faut réaliser toute une série de réformes qui impliquent d'aborder le statut juridique

de la presse (*Combat*, 09/03/1945; 11-12/03/1945; 16/03/1945; 22/08/1945 et 22/03/1947), un projet qui ne verra jamais le jour.

Pour cela il réclame au ministère d'Information d'institutionnaliser l'éthique journalistique à travers des lois et des codes de conduite. Une autre mesure controversée qu'il propose est l'établissement d'un «jury d'honneur», comme une instance consultative en cas de litige (*Combat*, 22/08/1945). Une initiative qui trouve aujourd'hui un certain écho à l'intérieur des congrès professionnels de journalistes en France (notamment promue par l'Association de Préfiguration d'un Conseil de la Presse en France-ACPF), sans oublier aussi les polémiques et les positions de rejet qu'elle déclenche par sa limitation de l'exercice libre du métier.

### 5. Un article inédit : «Manifeste pour une presse libre»

Le prélude de ses réflexions autour de la profession journalistique affleure déjà dans un article inédit «Manifeste du journaliste», qui aurait dû être publié dans *Le Soir Républicain* le 25 novembre 1939 et qui avait été censuré. Quand il l'écrit, Camus a seulement 26 ans, et la guerre vient d'éclater il y a trois mois. Le journal est co-dirigé avec Pascal Pia, diffusé uniquement dans la capitale, Alger, et se compose d'une feuille quotidienne recto verso. À la fin, le Gouverneur Général suspend définitivement la publication du journal le 10 janvier 1940.

Ce texte précurseur de la pensée journalistique de Camus a été retrouvé par Macha Serry aux Archives nationales de l'Outre-mer, à Aix-en-Provence en 2012 et publié par *Le Monde* en 2013. Il alerte des dangers que court le journalisme en temps de guerre —et de paix— face aux censures et à la propagande. L'article était caché à l'intérieur des dossiers de l'autorité de la censure datés de cette période. On y trouve la genèse d'une partie de la pensée humaniste et moraliste de Camus, réfractaire à tout dogmatisme : son esprit rebelle, toujours insoumis.

Camus se demande comment un journaliste peut être libre face aux abus du pouvoir, ses servitudes et ses censures. Le texte commence en évoquant la liberté de la presse: «La question en France n'est plus aujourd'hui de savoir comment préserver les libertés de la presse. Elle est de chercher comment, en face de la suppression de ces libertés, un journaliste peut rester libre. Le problème n'intéresse plus la collectivité. Il concerne l'individu».

Dans son manifeste il définit quatre commandements du journaliste libre : «lucidité, refus, ironie et obstination». Quatre points cardinaux qu'il développe également dans son ouvre littéraire et dans ses réflexions philosophiques. Tout un bréviaire pour journalistes : «La lucidité suppose la résistance aux entraînements de la haine et au culte de la fatalité». Camus ajoute : «un journaliste libre, en 1939, ne désespère pas et lutte pour ce qu'il croit vrai comme si son action pouvait influencer sur le cours des événements. Il ne publie rien qui puisse exciter la haine ou provoquer le désespoir. Tout cela est en son pouvoir ( )».

Il dénonçait la désinformation qui gangrenait la France en 1939 et en appelait à la désobéissance des journalistes: «Face à la marée montante de la bêtise, il est nécessaire également d'opposer quelques refus», continue Camus. «Toutes

les contraintes du monde ne feront pas qu'un esprit un peu propre accepte d'être malhonnête». Il poursuit : «Or, et pour peu qu'on connaisse le mécanisme des informations, il est facile de s'assurer de l'authenticité d'une nouvelle. C'est à cela qu'un journaliste libre doit donner toute son attention. Car, s'il ne peut dire tout ce qu'il pense, il lui est possible de ne pas dire ce qu'il ne pense pas ou qu'il croit faux. Et c'est ainsi qu'un journal libre se mesure autant à ce qu'il dit qu'à ce qu'il ne dit pas. «. Une réflexion éthique, qui sert de manuel pédagogique aux journalistes. Par rapport à l'ironie il remarque qu'il demeure «une arme sans précédent contre les trop puissants. Elle complète le refus en ce sens qu'elle permet, non plus de rejeter ce qui est faux, mais de dire souvent ce qui est vrai».

Pour Camus, l'obstination «est une vertu cardinale. Par un paradoxe curieux mais évident, elle se met au service de l'objectivité et de la tolérance». Et il concluait dans son manifeste censuré : «former ces cours et ces esprits, les réveiller plutôt, c'est la tâche à la fois modeste et ambitieuse qui revient à l'homme indépendant. Il faut s'y tenir sans voir plus avant. L'histoire tiendra ou ne tiendra pas compte de ces efforts. Mais ils auront été faits». Ces déclarations de principes sont les embryons que plus tard il développera dans ses productions postérieures journalistiques.

Dans sa réflexion sur la presse il expose les priorités : «un journal indépendant donne l'origine de ses informations, aide le public à les évaluer, répudie le bourrage de crâne, supprime les invectives, pallie par des commentaires l'uniformisation des informations et, en bref, sert la vérité dans la mesure humaine de ses forces. Cette mesure, si relative qu'elle soit, lui permet du moins de refuser ce qu'aucune force au monde ne pourrait lui faire accepter : servir le mensonge».

Dans ce cadre éthique Camus propose une autre de ses recommandations pour un bon travail journalistique : «informer bien au lieu d'informer vite» et aussi «préciser le sens de chaque nouvelle par un commentaire approprié», en définitive «instaurer un journalisme critique et, en toutes les choses, ne pas admettre que la politique l'emporte sur la morale ni que celle-ci tombe dans le moralisme». Macha Sérry (2011), résume ainsi les apports de Camus concernant à ce que doit être l'éthique journalistique : «le journalisme a été pour Camus une communauté humaine où il s'épanouissait, une école de vie et de morale. Il y voyait de la noblesse. Il fut d'ailleurs une des plus belles voix de cette profession, contribuant à dessiner les contours d'une rigoureuse déontologie (*Le Monde*, 17 mars 2012)».

## 5. Conclusion

Dans cet exercice de méta-journalisme, Camus formule une théorie du journalisme basée sur une «régénération de la presse» et sur un «journalisme d'idées». C'est dans ce contexte qu'il proposa un projet de réforme, qui concernait le statut juridique de la presse, son indépendance financière, la responsabilité des journalistes, et alertait des risques de dérives. Il critiquait notamment les dérapages sensationnalistes.

Les propositions de Camus sur la presse représentent un modèle de journalisme engagé qui alimente actuellement le débat en France et sert d'inspiration

aux nouveaux médias numériques, comme, par exemple, *Mediapart*, une contribution parmi d'autres. La récupération du «mythe professionnel» incarné par Camus, s'inscrit dans le contexte actuel de crise d'identité de la presse en France, provoqué par les changements technologiques, ainsi que par la crise financière des médias, qui complique leur indépendance. Dans le manifeste de lancement du journal *on line Mediapart*, Edwy Plenel, revendique la figure de Camus depuis une posture de «subjectivité critique» et l'érige en modèle de ce que doit être le journalisme d'aujourd'hui, plaidant pour un retour à un journalisme de combat. Un discours qui cherche «à refonder» l'autorité journalistique à partir de l'exercice d'un «journalisme qui prend position, acteur à part entière de l'espace public» (Lévêque et Ruellan, 2010: 10).

En conclusion, il faut répéter que la pensée de Camus sur la presse reste encore très vivante en France notamment comme inspiratrice d'un modèle de journalisme où le journaliste se situe comme «un journaliste auxiliaire de la démocratie, défendant un projet de société, bref un journalisme de combat, chargé d'éclairer le peuple y compris en défendant ses propres idées (Lévêque et Ruellan, 2010: 11)». Peut-être l'une des citations qui résume le mieux le legs intellectuel d'Albert Camus sur le métier est celle publiée dans un éditorial de *Combat*, le 31 août 1944 : «La tâche de chacun de nous est de penser bien ce qu'il se propose de dire, de modeler peu à peu l'esprit du journal qui est le sien, d'écrire attentivement et de ne jamais perdre de vue cette immense nécessité où nous sommes de redonner à un pays sa voix profonde. Si nous faisons que cette voix demeure celle de l'énergie plutôt que de la haine, et de la fière objectivité et non de la rhétorique, de l'humanité plutôt que de la médiocrité, alors beaucoup de choses seront sauvées et nous n'aurons pas démérité.»

### Références bibliographiques

- Agnes, I. et Eveno, P. (dir.), (2010). *Ils ont fait la presse. L'histoire des journaux en France en 40 portraits*, Paris, Éditions Vuibert.
- Albert, Pierre (2004). *La presse française*, Paris, La Documentation française.
- Ajchenbaum, Y.M. (2013). *Combat (1941-1947). Une utopie de la résistance, une aventure de presse*, Paris, Gallimard.
- Audin, M.L. (1996). *Camus: journaliste-écrivain?* In cahiers de l'Association internationale des études françaises, N° 48, pp. 129-147.
- Balzac, H. (1998). *Les journalistes*, Paris, Arléa.
- Bourdieu P. (1996). *Sur la télévision*, Paris, Raisons d'agir,
- Bouveresse, J. (2003). *Schmock ou le triomphe du journalisme*, Paris, Seuil.
- Buxton, D. et James, F. (2005). *Les intellectuels des médias*, L'Harmattan/INA.
- Charon, Jean-Marie (1991). *La presse en France, de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil.
- Daniel, Jean (1964). *Le combat pour Combat*, in *Camus*, Paris, Hachette.
- Delporte, Christian (1999). *Les journalistes en France, 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil.
- Delporte, C. y Almeida (2003). *Histoire des médias en France, de la Grande Guerre à nos jours*, Paris, Flammarion.

- Desjardins, L. (2005). *Journalisme justicier : essai de typologie*, *Les cahiers du journalisme*, N°14- printemps-été.
- Eveno, Patrick (2008). *La presse quotidienne nationale, fin de partie ou renouveau?* Paris, Vuibert.
- Feyel G. (2003). *Aux origines de l'éthique des journalistes : Théophraste Renaudot et ses premiers discours éditoriaux (1631-1633)*, *Le temps des médias*, n°1, Automne, pp. 175-189.
- Ferenczi, Thomas (1993). *L'invention du journalisme en France*, Paris, Plon.
- Gautier, Gilles, (2011). *Le problème du repérage des arguments. Les cas de l'éditorial journalistique*, *Communication*, vol. 28/1.
- \_(2008). *La discussion éditoriale*, *Communication*, vol. 26.
- Gauthier, Nicole (2014). *Les imaginaires de futurs journalistes en France*, Conférence de métiers de Journalistes.
- Hanitzsch, Th. (2007). «*Deconstructing Journalism Culture. Toward a Universal Theory*», *Communication Theory* 17, pp. 367-385.
- Halimi, Serge (2001). *Les nouveaux chiens de garde*, Paris, Raisons d'agir, 1998.
- Herman, Thierry et Junfer, Nicole, *L'éditorial, vitrine idéologique du journal*, Semen.
- Kaciac, N. (2013). *Les pages politiques. Histoire du journalisme politique dans la presse française (1945-2006)*, Presse universitaires de Rennes, Rennes.
- Lacan, J.F.; Palmer, M; Ruellan, D. (1994). *Les journalistes. Stars, scribas et scribillards*, Syros, Paris.
- Le Bohec, Jacques (1997). *Les rapports presse-politique*, Paris, L'Harmattan.
- \_(2000). *Les mythes professionnels de journalistes*, Paris, L'Harmattan,.
- Lemieux, Cyril (2000). *Mauvaise presse*, Paris, Métailié.
- Levêque, S. et Ruellan, D. (2010). *Journalistes engagés*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Levi-Valensi, J., (2002). *Albert Camus à Combat*, Paris, Gallimard.
- Lottman, H.R., (1978). *Camus*, Paris, Seuil.
- Mathien M., Pelissier N., Rieffel R. (2001). *Avant-propos : figures du journalisme, critique d'un imaginaire professionnel*. In Quaderni. N. 45, Automne. Figures du journalisme : critique d'un imaginaire professionnel, pp. 49-52.
- Mathien, M. (2007). *Les journalistes. Histoire, pratique et enjeux*, Paris, Ellipses.
- Muhlmann, Géraldine, (2004). *Une histoire politique du journalisme*, Paris, Puf.
- Neveu, Erik (2001). *Sociologie du Journalism*, Paris, La Découverte.
- Pinto, E., (dir.) (2007). *Pour une analyse critique des médias, éditions du croquant*.
- Plenel, E. (2012). *Combate por una prensa libre*, Barcelona, Edhasa.
- Poulet, Bernard (2009) *La fin des journaux*, Paris, Gallimard.
- Ringoot, Roselyne, et UTARD, Jean-Michel, (dir.), (2009). *Les genres journalistiques. Savoir et savoir-faire*, Paris, L'Harmattan.
- Riutort Philippe, (2009). L'écriture d'un éditorial ou comment codifier le talent, in Ringoot, R. et Utard, J.M., (dir.) (2009). *Les genres journalistiques. Savoir et savoir-faire*, Paris, L'Harmattan.
- \_(1996). *Grandir l'événement. L'art et la manière de l'éditorialiste*. In: Réseaux, volume 14 n°76. pp. 61-81.
- Roucaute, Yves, 1991, *Splendeurs et misères des journalistes*, Paris, Calman-Lévy.
- Ruellan Denis, 2011, *Nous, Journalistes. Déontologie et identité*, Grenoble, PUG.



- Santos-Sainz, Maria, 2006, *L'élite journalistique et ses pouvoirs*, Rennes, Apogée.
- \_(2013). «Los imaginarios de los futuros periodistas en Francia», in *Revista Latina de Comunicación Social*, 68. La Laguna (Tenerife): Universidad de La Laguna, pp. 145-166.
- Serry, Macha (2011). *Albert Camus à 20 ans*, Paris, Au Diable Vauvert.
- Todd, Olivier (1996). *Albert Camus*, Paris, Gallimard.
- Zamit, Fredj (2014). *Albert Camus: une réflexivité et éthique journalistique*, Les Cahiers du journalisme, N° 26, printemps/été.

## 7. Annexe

Classification thématique du corpus d'articles et éditoriaux de Camus à Combat consacrés à la presse.

Date	Titre	Signature	Thématique
31/8/44	Critique de la nouvelle presse	S	Critiques a la presse
1/9/44	La réforme de la presse	S	Rôle du journaliste
8/9/44	Le journalisme critique	S	Critiques a la presse
22/9/44	«Tout le monde sait que les journaux...»	A	Critiques a la presse
3/10/44	«Sous la signature d'Allan Forbes...»	A	Critiques a la presse
4/10/44	«On verra par ailleurs...»	A	Reformes de la presse
7/10/44	«Le 26 mars 1944...»	A	Critiques a la presse
11/10/44	«La situation de la presse»	A	Rôle du journaliste
20/10/44	«Nous sommes pas d'accord avec M. F. Mauriac...»	A	Critiques a la presse
24/10/44	«Nous élevons ici contre les procédés de la censure»	A	Critiques a la presse
31/10/44	«Il est possible de faire allusion...»	A	Critiques a la presse
5/11/44	«L'Officiel publie...»	A	Critiques a la presse
15/11/44	«Il y a quelque chose d'irritant...»	A	Critiques a la presse
22/11/44	«Faisons un peu d'autocritique...»	A	Reformes de la presse
30/11/44	«Le ministère de l'Information...»	P	Reformes de la presse
1/12/44	«Le problème de la presse... »	A	Critiques a la presse
10/12/44	«De nombreux journaux...»	A	Reformes de la presse
16/12/44	«On pense, dans quelques milieux... »	S	Critiques a la presse
23/12/44	Renaissance française	Suedetone	Reformes de la presse
9/3/45	«Depuis deux jours, M. Teitgen...»	P	Reformes de la presse

11-12/3/45	«Nous avons donné hier... »	P	Reformes de la presse
16/3/45	«Dans Témoignage chrétien... »	P	Reformes de la presse
22/8/45	«La première Assemblée nationale de la presse..»« Au congrès radical...»	P	Reformes de la presse
24/8/45	«Au congrès radical...»	P	Reformes de la presse
1/9/45	«L'après-guerre est commencée... »	P	Rôle du journaliste
17/3/47	La République sourde et muette	S	Reformes de la presse
21/3/47	Radio 47	S	Critiques a la presse
22/4/47	Le choix	S	Rôle du journaliste
3/6/47	A nos lecteurs	S	Rôle du journaliste

S : Signé. A : Authentifié. P : Probable. Suétone : Pseudonyme.